

# **SOMA ANDERS**

---

**ROMAIN KRONENBERG  
& SES PERSONNAGES**

## **Boaz**

**JOURNAL D'EXPOSITION  
LA KUNSTHALLE MULHOUSE**

**11.02.22 — 30.04.22**

L'exposition *Boaz* à La Kunsthalle Mulhouse est la deuxième étape dans le développement de ce projet par essence inachevé.

**1/** La première étape s'est concrétisée à la Galerie Sator – Romainville, en mai 2021. On pouvait y voir agencées les œuvres des personnages du roman éponyme : les poupées de Malachie, ses dessins – les étoiles, ses photographies des croix sur les murs de l'île de Procida, les photographies de famille d'Amos, l'album photo de Deborah et ses dessins, le film de Malachie et Boaz ainsi que mon film construit sur la base d'images de Boaz.

**2/** À La Kunsthalle Mulhouse, on retrouve l'essentiel de ces œuvres ; mais surtout, on découvre l'après-Boaz, et l'appropriation – la célébration de son caractère légendaire par la communauté, une fois le jeune homme disparu, à travers :

- ◇ une série de conversations avec Deborah & Amos, survivants, par Emmanuelle Lequeux, Anne-Laure Chamboissier, Sandrine Wymann, Marie Chênél, Coline Davenne & Ami Barak ;
- ◇ des documents audio – archives des interrogatoires de Deborah ;
- ◇ de nombreuses œuvres célébrant la légende : monolithe, horloge, affiches, portraits.

**3/** La troisième étape de *Boaz*, en d'élaboration, mettra en lumière le parcours d'un jeune homme né après la disparition de Boaz et n'ayant donc pas connu la légende sinon par l'appropriation qui en a été faite, autoritaire et administrative, juge-t-il, qu'il souhaite détruire pour s'en libérer.

Romain Kronenberg

*On a tous une autre façon d'habiller le destin. Et on savait tous ce qui arriverait. Parce que c'était le destin de Boaz. Disparaître pour accomplir la légende. Dès le premier jour, on savait tous ce qui arriverait. Car une légende ne peut pas vivre. Et le premier à savoir, après ses parents, c'était lui. Évidemment. Pendant toutes ces années, on a essayé de faire comme si... Non j'ai tort de dire ça, on a été une vraie famille. Une belle famille. Liée par l'amour, mais par le silence aussi. Le silence précieux autour de ce qui arriverait un jour et qui serait nécessaire. Ce genre de silence qui dessinait, en creux, tout le reste, ce qu'on se disait, ce qu'on vivait. Toujours comme la dernière fois.*

*Malachie ? Son cœur était en feu. Il a toujours été le plus bouillonnant. Avec lui j'ai accepté autant que j'ai renoncé. Accepté l'excès, et renoncé à lui. Je l'ai laissé partir. C'est difficile à faire. C'est inhumain de ne pas retenir son fils qui s'en va et qu'on aime.*

*Deborah c'est différent. Elle n'a jamais voulu affronter mais au fond, par sa douceur, elle a aussi dit qu'elle acceptait. Depuis que c'est arrivé, elle vient me voir tous les jours. Tous les jours elle m'apporte quelque chose à manger. Les jours d'anniversaire sont plus difficiles...*

*La première fois que j'ai vu Boaz, son petit visage qui surgissait au milieu des couvertures dans le landau... J'ai vu quelque chose de tragique sur son visage. C'est sûrement pour ça que je l'ai autant aimé. Comme on projette son propre vertige dans la faille d'un autre. Et à travers cette faille on accède à l'inaccessible. Ce petit garçon qui était devenu un jeune homme, c'était une faille à laquelle personne ne pouvait résister. Personne n'y a résisté. « Mais je suis là tu sais, même quand je suis loin. » C'est la dernière chose qu'il m'ait dite.*

Déclaration d'Amos à ses 80 ans

«Boaz è mio fratello. L'ho conosciuto alla scuola materna. Non mi ricordo bene, ma mio padre ci ha sempre raccontato che eravamo inseparabili già da bambini. Quello però che mi ricordo bene – e credo sia il mio primo ricordo – è Roma ; il bancone del negozio di alimentari. Mio padre che sta lavorando. C'è anche mia sorella, ed io che aspetto. Aspetto che Boaz arrivi. Credo sia inverno, perché fa freddo. Nell'attesa, io disegno. A un certo punto vedo la sua faccia attraverso la vetrina. Boaz tiene la mano di sua madre e mi fa un sorriso. Sua madre spinge la porta. La campanella suona – posso ancora sentire quel suono nella mia testa – e Boaz s'intrufola dietro il bancone. Mio padre lo acchiappa, lo solleva a braccia tese e lo avvicina al suo viso. Boaz lo abbraccia poi mio padre lo fa sedere al posto vicino al mio. Lo bacio e disegniamo insieme per tutta la giornata.

«Mi ricordo anche di quel maledetto giorno in cui una donna venne a prenderlo mentre era a casa nostra. Disse a mio padre che i suoi genitori erano morti, e lo portò via. I suoi genitori erano persone meravigliose. Erano amati da tutti. Lo sapete tutti, che erano meravigliosi. Come lo è anche Boaz. Poi, poco tempo dopo, quella stessa donna lo riportò a casa, affidandolo a mio padre. Da quel giorno viviamo sempre fianco a fianco.

«Qui siamo a Procida. Perché è estate, e come ogni estate veniamo qua. A Procida siamo ancora più di quello che siamo, perché nulla ci separa e mai ci separerà, sappiatelo ! A Procida potrete vedere croci su quasi tutti i muri e tutte queste croci dicono che tutti amano Boaz. Ma ho promesso di non dire altro, altrimenti nessuno lo amerà mai quanto me.

«Io conosco il Boaz che va al mare, quello che dorme vicino a me e che piange tra le mie braccia. Di questo, lui è d'accordo che ne parli, ma del resto, di quello che sapete voi, non vuole.

«Ovunque si trovi Boaz, le persone sono attratte da lui. Se avete passato un momento con lui in spiaggia, avrete visto la gente che si raggruppa a stella intorno a lui. Se siete mai stati a fare compere con lui, avrete visto la coda che si crea dietro di lui. Mai troppo vicino, mai troppo a lungo. Con la stessa garbatezza che lui ha per loro. È bellissimo.

«All'inizio, quando tutto è iniziato, ero un pò geloso. Invidiavo le persone che avevano a che fare con mio fratello. Ma oggi, sono soprattutto riconoscente che la vita ci abbia fatto incontrare. Che ci abbia portato qui. Se amiamo così tanto i momenti trascorsi sull'isola, è perché qui tutto sembra eterno. Come se ogni giorno fosse lo stesso giorno – che ricomincia ogni giorno – lo stesso giorno – che ricomincia ogni giorno – lo stesso giorno – che ricomincia.

«Se amiamo così tanto stare qui, è perché qui niente ci distrae dai nostri pensieri, niente distoglie le mie letture né i momenti che passo con mio fratello. In questo l'isola è un pò come il regno dei Titani. I Titani: queste figure leggendarie che vivevano senza desiderio, come semplici fruitori di movimenti arcaici, i loro riflessi, che sono le onde, i movimenti del sole e quello della terra.

«Vi presento Atlante, Oceano, Elio e questo è Boaz, mio fratello.»

## SOURCE ANONYME

**QUI EST CELUI DONT ON ENTEND LA VOIX, SUR LA CASSETTE ? ON NE SAIT PAS. À SUPPOSER QUE SON TEXTE SOIT AUTOBIOGRAPHIQUE, ON PEUT DÉDUIRE QU'IL EST UN JEUNE HOMME ; HOMME PARCE QU'IL PARLE AU MASCULIN ; JEUNE PARCE QU'ALORS, SA VOIX N'A PAS ENCORE MUÉ. CE QUI EST CERTAIN, C'EST QUE SON TEXTE, PERSONNE N'EN A TROUVÉ TRACE AILLEURS QUE SUR LA BANDE, SUR LA CASSETTE. ET QU'IL LE DIT EN ITALIEN.**

### *Boaz è mio fratello, la voix, sur la cassette*

L'origine de l'histoire de Boaz se trouve sur une cassette que Romain a trouvée par hasard, il y a quelques années, tandis qu'il était en vacances sur l'île de Procida, en Italie ; oubliée dans un magnétophone acheté dans une petite boutique. Sur la cassette, le son d'une voix italienne, un jeune homme qui parle comme on dit un secret. Romain ne comprend que par bribes, certains mots lui échappent, mais il aime tout de suite le ton, l'intensité, une certaine gravité dans la voix, sur la cassette qu'il décide de conserver.



la boutique à Procida, photographie d'Amos

### **dans l'exposition**

Cette voix, on peut l'entendre, dans l'exposition, telle quelle. On la retrouve aussi reprise, en français, par différents personnages et même quelques personnes, dans leurs images.

## ROMAIN

**APRÈS DEUX ANNÉES DE THÉOLOGIE, ROMAIN ÉTUDIE LA COMPOSITION AU CONSERVATOIRE DE GENÈVE. C'EST EN COLLABORANT AVEC DES PLASTICIENS QU'IL DÉSIRE ÉTENDRE SA PRATIQUE À LA VIDÉO, LA PHOTOGRAPHIE, LA SCULPTURE, ET PLUS RÉCEMMENT L'ÉCRITURE. C'EST ALORS QU'IL REJOINT SÔMA ANDERS, UN COLLECTIF QU'IL PARTAGE AVEC LES PERSONNAGES DE SES ROMANS. ENSEMBLE, ILS CRÉENT DES PROJETS. BOAZ EST L'UN D'ENTRE EUX.**

### *Boaz, le roman*

---

De retour à Paris et aidé d'Andrea, Romain décide de creuser cette parole, qu'il traduit ; et alors apparaît un texte mystérieux, parce qu'il peut être entendu de multiples façons. Romain y relève des indices : un prénom, quelques lieux et des liens qu'il pose comme les bases d'un roman, leur extrapolation – ce puzzle constitué de plus de pièces manquantes que reçues.

Parmi les pièces trouvées, dans le texte, il y a Boaz que la communauté semble adorer. Enfant, il a perdu ses deux parents ; c'est l'épicier du coin qui le recueille, que Boaz connaît déjà et qu'il aime. L'homme a une fille. C'est la sœur du jeune homme qui raconte, la sœur de la voix sur la cassette, semble-t-il. À eux trois, Romain attribue des prénoms : le père se prénommera Amos, et le frère et la sœur Malachie et Deborah.

Chacun endosse une figure. Boaz est la légende, et son frère Malachie le mystique. Deborah et Amos seront les sacrifiés. Et leur destin à tous les quatre, et selon ce qu'ils sont, se déploie peu à peu, dans le roman, jusqu'à l'issue tragique qu'ils ne peuvent éviter.

Chacun devient également personnage agissant de façon autonome. *Agissant de façon autonome*. Parce que Boaz, Malachie, Deborah et Amos ne sont pas des objets. Ils ne n'appartiennent pas à leur auteur. Et si une fois écrits ce dernier les protège, c'est seulement pour garantir qu'ils resteront intègres. Mais pour le reste, ils agissent en fonction de ce qu'ils sont et lui n'a pas d'emprise sur eux.

Et dans le roman, ils fabriquent. Et ce sont leurs objets qui se trouvent aujourd'hui exposés, accompagnés du roman et de la voix anonyme, en italien, sur la cassette, leur archéologie.

### **dans l'exposition**

---

Le roman est présenté sous deux formes.

En édition illimitée et disponible au prêt, tout au long de l'exposition. En édition limitée, numérotée et marquée sur papier Rives Tradition, pages séparées, visible dans l'exposition.

*Tu vois Mala ? Rien, je ne veux rien, je n'aimerais rien changer, je ne suis rien. Le peu que je suis, c'est grâce à vous. À travers vous. Quand je suis avec vous, parfois, j'ai l'impression d'être un peu l'un des vôtres. Juste quelqu'un de son âge, qu'on aimerait pour ce qu'il est. Mais ça ne dure pas. Parce que je sors et tous les regards se tournent de nouveau vers moi. Des regards auxquels je ne donne rien. Auxquels je ne prends rien. Je suis juste une ligne de fuite pour eux, tu comprends ? Malachie, tu comprends ce que c'est de n'être qu'une ligne de fuite pour les autres ? De vivre par devoir ? De n'être que le porteur d'une charge ?*

Extrait du roman *Boaz*

*« Tu te souviens de mes parents ? » parce que toi, tu as oublié. [...] Alors Amos te parle de tes parents. Le plus souvent, il les appelle par leurs prénoms. Tu te dis qu'ils étaient ses amis, que c'est normal, et ça te touche. Un client entre, un vieil homme. Il vous salue, comme chaque jour. Il entend Amos qui parle, il vient vers toi et il te parle, lui aussi. Il semble aussi heureux des souvenirs qu'il exhume que peiné, aussitôt qu'ils sont dits. Un autre client entre. Un troisième. Ils oublient que tu es là, et parlent sous tes yeux fiers de ceux qui t'ont créé. Ils les appellent par leurs prénoms, comme on nommerait des charges. Amos écoute, comme toi, tout le quartier qui vibre. L'épicerie comble de gens paisibles, communiant. Et puis l'un après l'autre, les gens partent sans qu'aucun ne manque de te toucher.*

Extrait du roman *Boaz*

*Comme cette journée, le jour d'après ton anniversaire. La veille, cinq bougies sur le gâteau, posé au centre de la table. Six personnes autour du gâteau, pour la dernière fois. Tu viens de souffler tes bougies. Malachie t'a aidé. Tes parents ont apporté le paquet, ton cadeau. Tu es assis sur ta chaise à côté de celle d'Amos, le paquet devant toi. Malachie mange ce qui reste de ta part. Tu ouvres le paquet. Le dessin d'une caméra grise sur la boîte. Dedans, la caméra. Tu prends tes parents dans tes bras.*

Extrait du roman *Boaz*



Boaz & Malachie autour de la caméra de Boaz, au parc, photographie d'Amos

## BOAZ

**SANS QU'ON NE PUISSE BIEN DIRE POURQUOI, LA COMMUNAUTÉ A DÉSIGNÉ BOAZ LÉGENDE, DÈS SA NAISSANCE. ON SAIT PEU DE CHOSES DE SES PARENTS – CE GENRE D'INCERTITUDE QUI CONFINE AU MYSTÈRE. QU'ILS CONNAISSAIENT AMOS – L'ÉPICIER DU COIN QUI DEVIENDRA SON PÈRE, QU'ILS ÉTAIENT SES AMIS MÊME, ET QU'ILS ÉTAIENT TRÈS RESPECTÉS PAR LA COMMUNAUTÉ. SA MÈRE, EN PARTICULIER, ÉTAIT TRÈS CHARISMATIQUE. À LEUR DISPARITION ALORS QU'IL VIENT D'AVOIR SIX ANS, BOAZ EST RECUEILLI PAR AMOS ET SES ENFANTS DEBORAH ET MALACHIE, DONT IL DEVIENT FILS ET FRÈRE. LES ANNÉES QUI SUIVENT SONT RYTHMÉES PAR LES MOIS D'ÉCOLE, À PARIS, ET CEUX DE VACANCES QU'IL PASSE AVEC SA FAMILLE NOUVELLE SUR LA PETITE ÎLE DE PROCIDA, EN ITALIE, DANS UNE MAISON QU'AMOS TIENT DE SES PROPRES PARENTS. SUR L'ÎLE COMME À PARIS, À MESURE QUE LES ANNÉES PASSENT, BOAZ ET MALACHIE DEVIENNENT INSÉPARABLES. À SES DIX-HUIT ANS, BOAZ AYANT ACHÉVÉ SES ÉTUDES TRAVAILLE AUPRÈS DE SON PÈRE, À L'ÉPICERIE, ET JUSQU'À SES VINGT ANS, SA DERNIÈRE ANNÉE.**

### *Boaz*, le film

Pour l'anniversaire de ses six ans – et c'est le dernier qu'il passera avec ses parents qui disparaîtront le lendemain, dit le roman – Boaz reçoit une petite caméra qui l'accompagnera, désormais, où qu'il aille. Avec sa caméra, il filmera sans cesse, et c'est dans ses images que Romain a fouillé, jusqu'à recomposer un épisode de sa dernière année, l'année de ses vingt ans où Malachie tente de convaincre son frère qu'ensemble ils mettent des mots sur son caractère légendaire, que l'on tait d'habitude. Le film *Boaz* qui reconstitue ce moment de leur vie est le film de Romain autant que le leur.

### dans l'exposition

Dans l'exposition, le film est exposé, silencieux ; juste les images et les espaces de vie, les sourires, les colères, qu'on observe, en passant. Pour voir le film, on peut suivre ce lien : <https://soma-anders.com/boaz-film/>

*Tu déplies l'écran de la caméra, tu pousses le bouton, sur le côté. Dans l'écran qui s'allume, tu regardes Amos et Malachie, devant toi [...] Tu presses sur le bouton rouge, un petit son électronique, un peu aigu. Un petit point rouge qui va et qui vient sur l'écran. Au son, Malachie se retourne. Son beau visage qui te regarde. Et d'abord rien. Sûrement attend-il une réponse de ta part, que tu lui parles, que tu éteignes la caméra. Toi tu le filmes, c'est tout. Le son de l'optique dans la caméra lorsque tu zoomes sur son visage et tu l'auscultes. Quelques secondes et il te lance un air réprobateur, les yeux froncés. Tu ne réagis pas. Il te lance une grimace. Une autre. Tu ne réagis pas. Tu penses seulement que même quand il grimace, il reste beau.*

Extrait du roman *Boaz*

*Je pourrais écrire un texte que je lirais, devant la caméra, on se mettrait à la plage avec la mer, derrière, ce serait beau. Je parlerais de toi, je raconterais des anecdotes à ton sujet, comment tu es à la maison, comment tu manges à table, comment tu dors la nuit, comment on boit des cafés en cachette au café, je pourrais aussi parler de nous, comment on s'aime, comment tu es ma vie, et tu me ferais confiance quand je parle, que tu filmes, parce que tu saurais que jamais je ne ferais quoi que ce soit qui pourrait te blesser, tu me ferais confiance et ça me comblerait.*

Malachie dans le film *Boaz*



Malachie écrit son texte, image tirée des rushes de *Boaz*

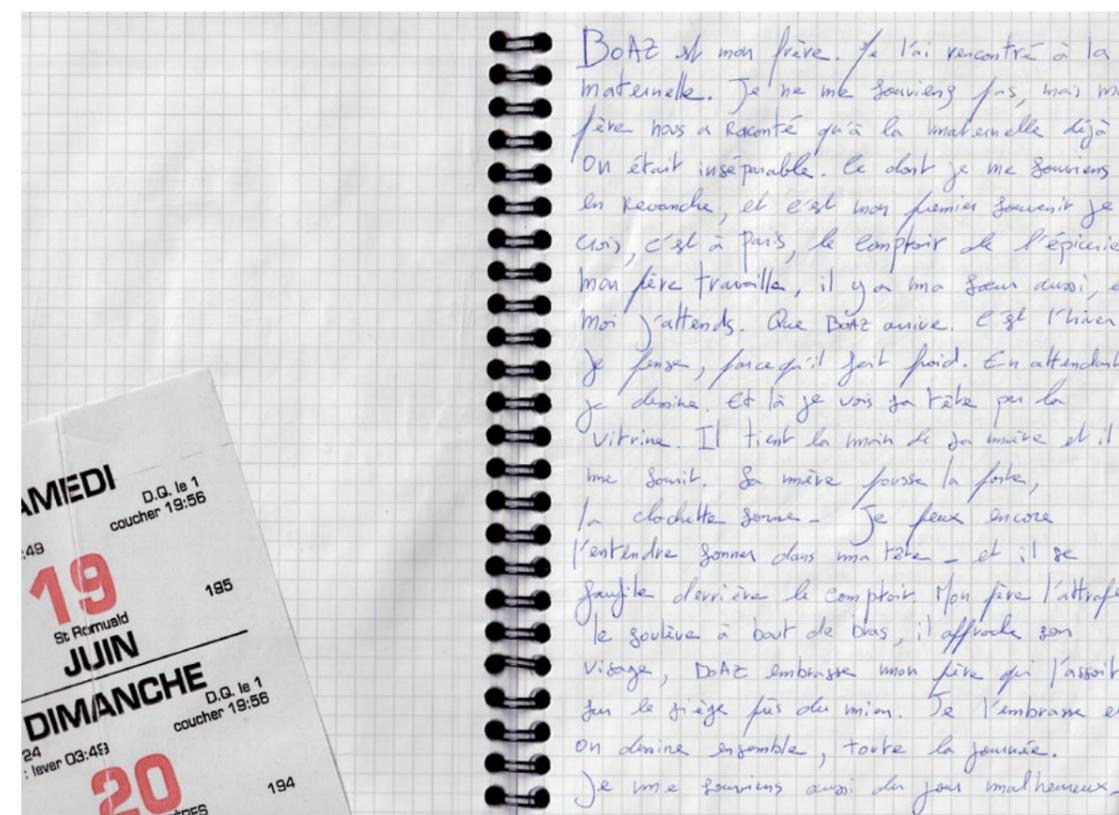
## BOAZ

### *Boaz, les rushes*

Dans l'exposition, aux côtés de la projection du film *Boaz*, on retrouve d'autres images du jeune homme, présentées brutes sur moniteurs ou projetées sur écran : une traversée en taxi dévoilant les rues de Procida, Malachie dessinant sur la terrasse de la maison de vacances ou fabricant de petites figurines de paille, à Paris. On trouve aussi un film des deux garçons : *Boaz est mon frère*.

### *Boaz est mon frère*

Lorsque, dans le film *Boaz*, Malachie tente de convaincre son frère qu'ensemble ils disent sa nature légendaire, ce qu'il propose vraiment, c'est qu'ensemble, sur l'île de Procida, l'île de tous leurs étés, Boaz le filme disant un texte qu'il aurait écrit. Ce texte est celui trouvé sur la cassette, et alors cette source anonyme devient objet de fabrication d'un des personnages qui en est issu, dans une boucle infinie.



une page dans le cahier de Malachie, fac-similé

*Il faut l'avoir connu pour comprendre. Que sa vie était régie par un ensemble de rites, auxquels il ne dérogeait pas. Qu'il était parfois pris d'une détresse immense quand la vie s'opposait à ces rites, et on ne contrôle pas la vie. Et que les vacances sur l'île, chaque été, étaient d'entre tous le rite le plus haut.*

Deborah dans *Les interrogatoires*



carte des croix dessinée par Malachie

*Sur les murs de chaque rue de l'île où Boaz a marché, vous trouverez une croix tracée par les habitants, leur façon de dire que la légende est passée là.*

Deborah dans *Les interrogatoires*

*À Procida, vous verrez des croix sur presque tous les murs et ces croix disent que tout le monde aime Boaz, et j'ai fait la promesse de ne pas en dire plus, sinon que personne jamais ne l'aimera autant que moi.*

Malachie dans *Boaz est mon frère*

*Deux ou trois fois cet été, tu te lèves avant les autres, tu marches vers l'îlot de commerces. Une nouvelle croix, en ixe, sur un autre mur de pierre. Bientôt les ixes rythmeront tous les murs, sur l'île, parce que depuis le temps, tu en as emprunté chaque parcelle.*

Extrait du roman *Boaz*

## MALACHIE

**MALACHIE EST LE FILS D'AMOS, ET LE FRÈRE DE DEBORAH ET BOAZ. DÈS SON PLUS JEUNE ÂGE, ON OBSERVE CHEZ LUI UN ÉLAN SINGULIER POUR LE MYSTIQUE, QUI S'AMPLIFIE À MESURE QU'IL GRANDIT. POUR CETTE RAISON, IL VOUE À BOAZ, LA LÉGENDE, UN AMOUR INCONDITIONNEL. IL AIME D'AILLEURS COLLECTER LES SIGNES DE DÉVOTION À L'ÉGARD DE SON FRÈRE.**

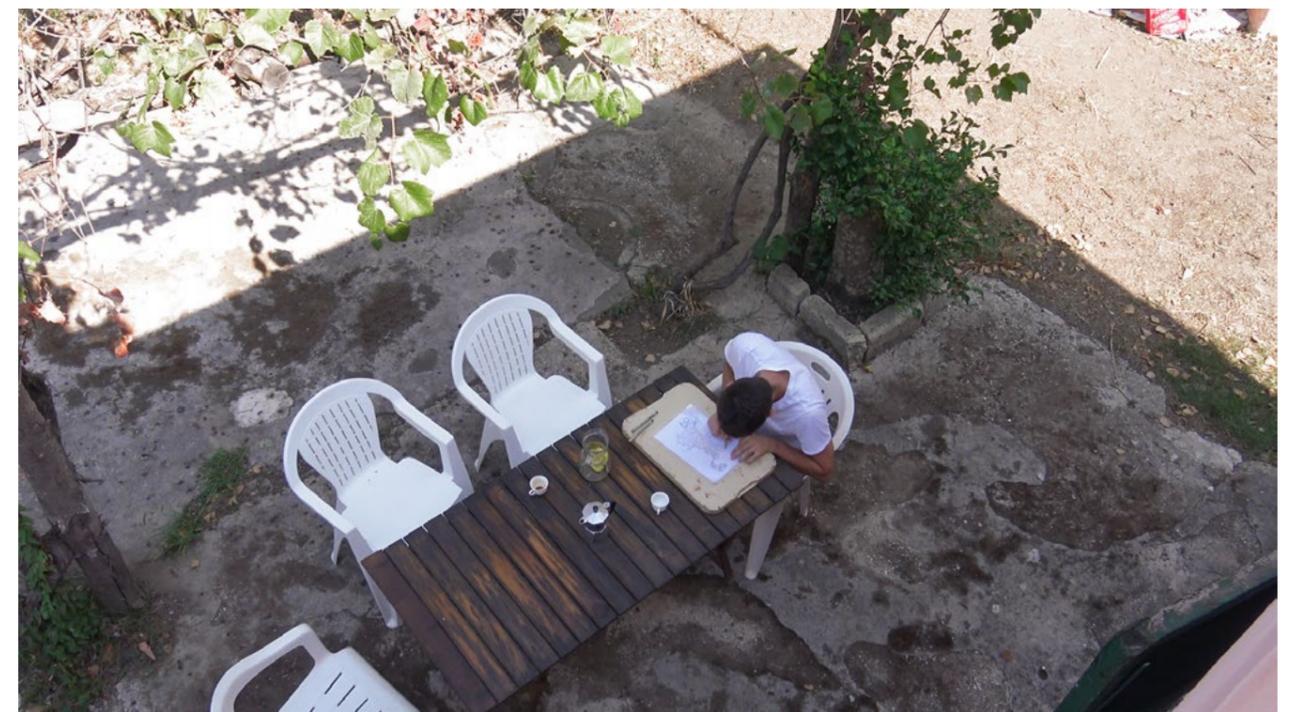
**SON ENFANCE ET SA VIE TOUT ENTIÈRE SONT RÉGIÉS PAR DES CYCLES RÉGULIERS, SES RITUELS, QUI RYTHMENT JOURS, MOIS ET ANNÉES : SES PROMENADES AVEC BOAZ, LES FÊTES D'ANNIVERSAIRE, LES ÉTÉS SUR L'ÎLE ITALIENNE DE PROCIDA. À DIX-HUIT ANS, ET POUR LA PREMIÈRE FOIS SANS SON FRÈRE, IL ENTRE À L'UNIVERSITÉ, OÙ IL ÉTUDIE L'HISTOIRE DES RELIGIONS. IL S'INTÉRESSE PARTICULIÈREMENT AUX CULTES PRÉ-MONOTHÉISTES — LISANT MIRCEA ELIADE, AINSI QU'AU CULTE DU CARGO.**

### *Les photographies des croix sur les murs*

Les habitants de Procida, l'île où Amos et ses enfants passent toutes leurs vacances d'été, ont un rituel : sur chaque mur le long duquel Boaz a marché, pour témoigner qu'il est passé par là, ils tracent une croix. À la craie, à la peinture, ou en grattant le mur, avec une pierre. L'été de ses vingt ans, Malachie se met en tête de photographe, pour les consigner, une série de ces croix. Une centaine de ces photographies ont été récupérées auprès de Deborah, puis inventoriées, ainsi qu'une carte de l'île dessinée par le jeune homme, répertoriant l'emplacement de chaque photo prise.

### **dans l'exposition**

Dans l'exposition, trente photographies de croix sont présentées.



Malachie dessine la carte des croix sur la terrasse de la maison de Procida

*Tu ne les vois pas, mais les vacanciers te regardent. Quelques enfants déposent, près de toi, des coquillages ramassés sur la plage. Deborah leur lance des sourires délicats, une façon d'assurer qu'ils ne te dérangent pas. [...] Tu te redresses. Tu retires tes lunettes. Tu vois dix, vingt petits tas de coquillages, autour de vous. Des traces de pas, en étoile, dont vous seriez le centre. Tu regardes autour de toi, la plage immense, la mer sans fin et les enfants, leurs parents, à distance raisonnable de vous trois, un peu plus que raisonnable même, comme s'ils vous accordaient autant d'espace qu'ils en perdent pour eux. Tu te lèves.*

*Tu es allongé sur le dos. Tu exposes ton corps au soleil. Amos est sous le parasol, avec ses deux enfants. Tu es si heureux qu'il soit venu avec vous aujourd'hui, comme il venait quand vous étiez plus jeunes. Éternellement sa présence te rassure. [...] Il te regarde te lever quand tu vas te baigner, que tu te diriges vers l'eau au loin, que les vacanciers en te suivant forment une traîne. Il te voit faire la planche, toujours le visage tourné vers le ciel. Sous les regards comblés de leurs parents, les enfants font la planche, en étoile autour de toi.*

Extraits du roman *Boaz*

*Avant qu'il ne se laisse accaparer par son projet de film, Malachie était fasciné par le Culte du Cargo. Il en parlait tout le temps. Un de ses professeurs l'avait évoqué, dans un cours. [...] C'est un culte qui est apparu en Mélanésie je crois, avec l'arrivée des colons. Avec l'arrivée des colons, les Mélanésiens découvrent une science qui leur est inconnue, des opérateurs qui parlent dans des radios par exemple, et ils découvrent les effets de cette science, pensez à des cargos qui approvisionnent l'île. Et à leurs yeux, dieu agit. C'est lui qui reçoit les messages, par radio, et c'est lui qui répond – qui envoie les cargos. Alors les Mélanésiens veulent imiter les colons. Avec des brins de paille, ils confectionnent des radios où ils récitent leurs prières. Malachie était fasciné par les Mélanésiens. C'est peut-être eux d'ailleurs qu'il incarnait, dans ses poupées.*

Deborah dans *Les interrogatoires*



Malachie dessine une étoile, photographie d'Amos

## MALACHIE

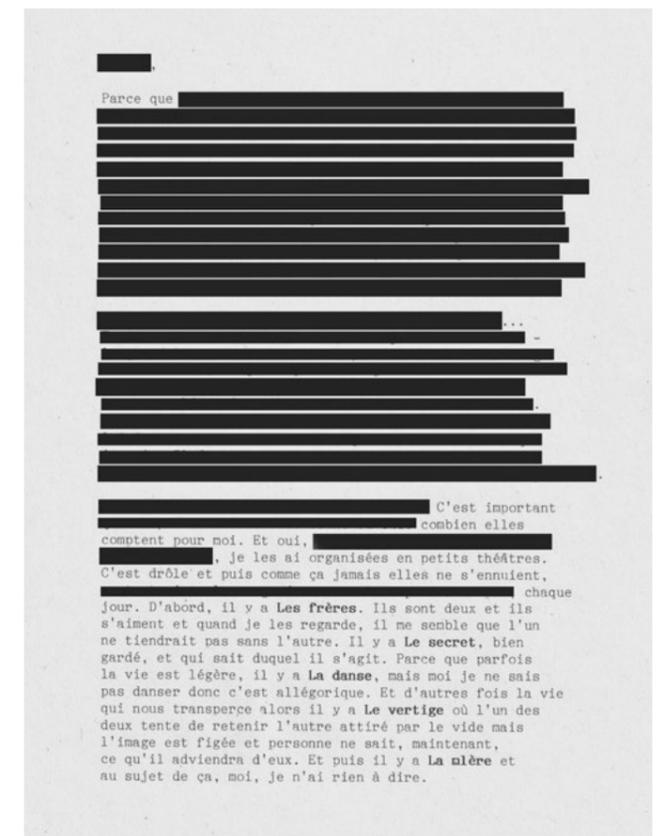
### *Les étoiles de Malachie*

### *Les poupées de Malachie*

Ses poupées, Malachie les a organisées par ensemble, des *petits théâtres* ainsi qu'il les nomme dans un courrier qu'il écrit à Romain.

### dans l'exposition

Dix-neuf poupées de Malachie sont exposées.



la première page du courrier adressé à Romain



*Tu es bienheureux de passer un peu de temps, seul avec Amos. Tu aimes sa présence, ses conseils, la sensation que produit dans ton cou sa main sur la tienne quand il te montre comment on brosse le bois, dans le sens des veines, attention, pour ne pas le blesser. Cette sensation, sans contact donc, qui vient du ciel, te dis-tu. Amos est bienheureux, lui aussi, de retrouver son garçon. Tu es ce garçon et vous venez de loin. Boaz, il va falloir en parler, on ne peut pas esquiver...*

Extrait du roman *Boaz*

*Tu arrives à l'îlot de commerces, et là tu vois Amos, attablé à la terrasse d'un café, qui lit le journal. Tu ne savais pas qu'il venait là, le matin, tandis que vous dormiez. Tu réalises que tu ne sais pas tout de lui. Ça te semble évident, maintenant. Qu'il a ses secrets. Tu hésites un instant. Le déranger ? Le laisser tranquille, et rentrer sans le pain ? Tu n'as pas eu le temps d'y penser qu'il baisse le journal et te voit. Il te lance un grand sourire, te fait un signe de la main. Tu es comblé qu'il t'invite à sa table, cette table que tu ne connais pas de lui. Tu le rejoins. Il tire la chaise à côté. Tu t'assois. Ah, tu ne l'as pas embrassé. Tu allonges ton visage vers le sien. Vous êtes maladroit et vous cognez vos nez parce que pour la première fois, vous êtes sans usages et puis tu es ému de partager ce secret avec lui, son café.*

*[...] Ce matin, tu admires l'homme qu'il est, quand il n'est pas père. Sûr, vertical, respecté. Tu es fier. Le serveur demande finalement ce que tu prendras. Amos te commande un café, ton secret, tu as compris, tu lui souris. La commande est passée, le serveur doit désormais retirer sa main de ton épaule, il la passe dans tes cheveux et s'en va préparer le café.*

Extrait du roman *Boaz*

*Tes parents étaient des personnes étranges tu le sais non ? Un jour tu étais avec moi à l'épicerie. Tu devais avoir quatre ans. Tu dessinais un arbre. La clochette de la porte a sonné. Par la porte vitrée on a vu entrer ta mère. La lumière était chaude ce jour-là. Tu lui as souri. Un grand sourire. Elle s'est approchée de toi. Elle a tendu le bras par-dessus le comptoir pour caresser ta joue. Elle t'a demandé si tu allais bien. Tu as fait un petit bruit comme pour dire oui et tu as replongé dans ton dessin. Et puis elle et moi, on a commencé à parler. [...] Et puis une cliente est entrée. Elle a fait deux trois courses et puis elle s'est avancée vers la caisse. Ta mère a fait un pas en arrière pour lui laisser la place. La femme t'a regardé. Elle a dit quelque chose comme : « Alors comment il va le petit Boaz ? » Et puis elle m'a regardé et elle a ajouté : « C'est fou ce qu'il grandit vite votre fils. » Je n'ai pas su quoi répondre. En fait, je n'ai pas répondu. Je n'ai même pas souri. J'ai juste pris la monnaie qu'elle me tendait. La cliente est partie. Et là j'ai vu le visage de ta mère. Elle me souriait. Moi j'étais confondu – honteux, et elle me souriait. Sans tristesse. C'est probablement la chose la plus incompréhensible que j'aie eue à vivre. L'absence de tristesse, aucun reproche. Juste ce sourire plein de bonté que je retrouve parfois quand je te vois. Ce jour-là j'ai eu la sensation que ta mère m'avait confié à toi... T'avait confié à moi, pardon... Mais ça je ne devrais pas le dire tu comprends ?*

Amos dans un document d'archive

## AMOS

**AMOS EST ÉPICIER. IL A EU DEUX ENFANTS, DEBORAH ET MALACHIE, ET L'ON NE SAIT RIEN DE LEUR MÈRE. CHAQUE SOIR, LORSQU'IL VA LES CHERCHER À L'ÉCOLE, IL RÉCUPÈRE AUSSI UN ENFANT DE LEUR ÂGE, QU'IL GARDE À L'ÉPICERIE JUSQU'À L'ARRIVÉE DE SA MÈRE. C'EST BOAZ. ENTRE L'ÉPICIER ET L'ENFANT, IL Y A UN CONTACT IMMÉDIATEMENT INTENSE, UNE AFFECTION MUTUELLE. D'AILLEURS, À LA DISPARITION DES PARENTS DE BOAZ ET COMME UNE ÉVIDENCE, C'EST AMOS QUI L'ACCUEILLE. TOUT AU LONG DE SA VIE, IL ACCOMPAGNE LA LÉGENDE QU'IL PROTÈGE, PARFOIS PLUS, MÊME, QUE SES DEUX ENFANTS.**

### *Les photographies de famille d'Amos*



### **dans l'exposition**

Les photographies d'Amos sont exposées sous la forme de diapositives projetées sur un mur. Elles sont aussi montrées dans un album photo présenté sous vitrine.

*Le souffle court, elle demande comment cela est possible. Comment elle a pu s'effacer, tout ce temps. Comment elle a pu prendre soin de vous sans jamais exister. Comment vous n'avez pas pensé à elle, jamais, pas même un peu plus tôt, quand elle partait à la plage. Comment votre amour était plus grand que tout, et sans elle. Comment elle a protégé cet amour. Comment elle s'est sacrifiée. Puis elle regarde l'homme qui l'empêchait d'entrer, devant la maison. Il lui lance un regard qui veut dire que ce n'est pas sa faute – « comment serait-ce ma faute ? » hésite-t-elle – que tout ira bien, et que tout le monde savait. Elle demande « savait quoi ? » Il lui répond surpris « que Boaz est la légende » et se dit à lui-même : « Mais la légende ne peut pas vivre. » Deborah reste figée, elle échappe au mouvement, autour d'elle.*

Extrait du roman *Boaz*

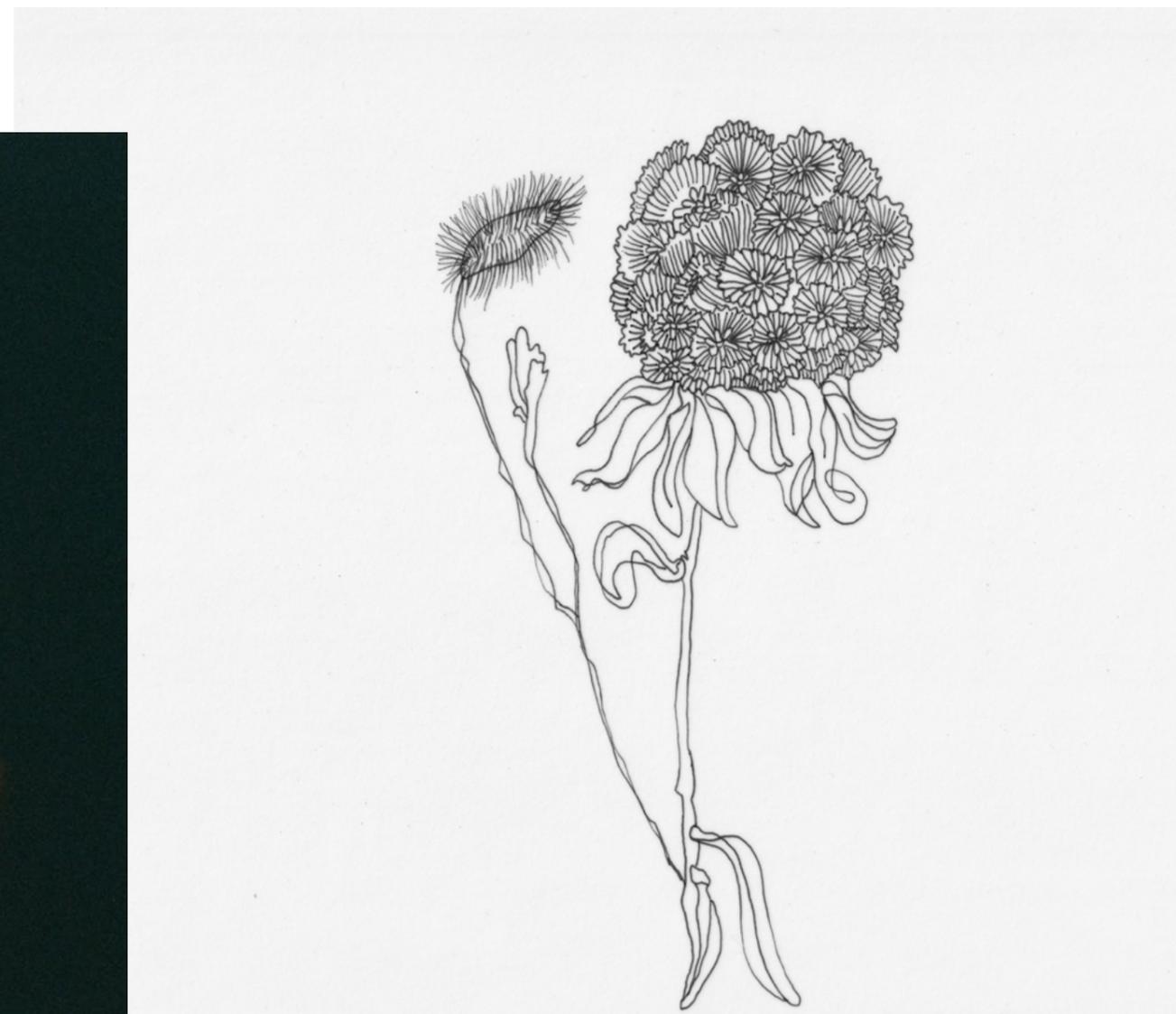


diapositive de Deborah

## DEBORAH

**DEBORAH EST LA FILLE D'AMOS, ET LA SŒUR DE MALACHIE ET BOAZ. ENFANT, ELLE EST PROCHE DE SON FRÈRE, MAIS L'ARRIVÉE DE BOAZ AU SEIN DU FOYER LES ÉLOIGNE PEU À PEU. ELLE EST BIENVEILLANTE, MATERNELLE AVEC SES FRÈRES. C'EST D'AILLEURS ELLE QUI LES ACCOMPAGNE LORS DE LEUR DERNIER SÉJOUR SUR L'ÎLE ITALIENNE, L'ÉTÉ DE LEUR DISPARITION. APRÈS QUOI ELLE EST INLISSABLEMENT INTERROGÉE AU SUJET DE LEURS DERNIERS INSTANTS, ET DU RÔLE QU'ELLE Y AURAIT TENU.**

*Les dessins de Deborah et son album photo*



### dans l'exposition

Les dessins de Deborah apparaissent sur les pages d'un album photo qu'elle a confectionné, l'album des photographies d'Amos. Ils apparaissent également sur les images elles-mêmes, lorsque celles-ci sont présentées projetées, sur diapositive.

*Comme à son habitude, Malachie te parlait et toi, tu écoutais. Et puis soudain, tu ne l'écoutais plus. D'abord il n'a pas vu, trop occupé à te dire pourquoi les mythes, pourquoi les rites. Maintenant il voit. La gravité sur ton visage. Une gravité inhabituelle. Respiration irrégulière. Il dit ton nom, une fois, deux fois et il s'inquiète. Il prend ta main. « Boaz » et toi, tu ne bouges pas. Non, tu regardes sur le banc, devant toi, la femme qui vient de s'asseoir, qui t'a donné, enfant, le jour où tes parents sont morts, où l'on t'a arraché à Amos, où tu as tout perdu, le pendentif que tu portes encore autour du cou. Tu te tournes vers ton frère, la voix vibrante, le regard absenté. « Mala, pardon, je reviens. » Malachie ne comprend pas. Son visage sidéré. Tu te lèves. Tu le laisses, seul sur le banc. Tu t'assois près de la femme. Tu plonges ta main dans le col de ton petit pull gris, d'où tu sors le pendentif que tu lui montres, doucement, pour lui dire qui tu es. Elle sait, Boaz. Tout le monde sait qui tu es. Elle touche le pendentif, remonte le fil de la chaîne de métal jusqu'à ton cou et ta nuque qu'elle caresse comme on rentre au pays. Tu te livres à son geste. Tu lui dis que tes parents sont morts, le jour où tu l'as vue. La paume de sa main apposée sur ta nuque, elle te lance un regard souverain, intemporel, et puis elle te prend dans ses bras où tu pleures. Le centre de Malachie pleure. Le centre de Malachie ébranlé sanglote sous ses yeux. Tu sèches tes larmes. Vous restez sans un geste et vous vous saluez tendrement.*

Extrait du roman *Boaz*

*Cette journée, le jour d'après ton anniversaire, il pleut de l'autre côté de la vitre de l'épicerie. Tu es au comptoir, entre Malachie et Amos, la caméra dans les mains lorsqu'une cliente. Elle va vers un frigo où elle attrape une brique de lait, s'avance vers le comptoir, et tend la monnaie à Amos. À toi, elle tend un pendentif, petite goutte de plomb montée sur un anneau fin où passe une chaîne légère, en métal. Tu regardes Amos qui te sourit doucement. Tu regardes la cliente que tu ne connais pas et tends délicatement la main vers elle, paume contre ciel. Elle dépose la goutte dans la paume de ta main, enroule la chaîne autour du pendentif, caresse ta peau comme on rentre au pays, l'esquisse d'un sourire, vous salue et disparaît. Combien de moments de ce genre, de la part de personnes qui n'ont rien de précis à te dire, qui veulent juste un contact. Pourtant ce jour précis et cette femme qui semble venir de loin, tu les gardes indélébiles dans ta mémoire.*

Extrait du roman *Boaz*

## LA FEMME AU BIJOU

**QUI EST LA FEMME AU BIJOU ? PERSONNE NE SAIT. NI MÊME BOAZ OU AMOS. ON SAIT SEULEMENT QU'ELLE APPARAÎT DANS LA VIE DU JEUNE HOMME LE JOUR DE LA DISPARITION DE SES PARENTS, QUAND ELLE LUI OFFRE UN MODESTE BIJOU, GOUTTE DE PLOMB MONTÉE SUR UNE PETITE CHAÎNE DE MÉTAL. QU'ELLE RENTRE AU PAYS LORSQU'ELLE L'EFFLEURE ; SONT-ILS PARENTS ? ET QU'ELLE LE REVOIT, LORSQU'IL EST ADULTE, AU PARC — UN MOMENT QUI SEMBLE AGIR SUR LUI COMME UN DÉCLENCHEUR.**

### *Le pendentif de Boaz*



détail d'une photographie d'Amos

### **dans l'exposition**

Le pendentif de Boaz, fait de plomb et d'argent, est exposé dans [le monolithe](#).

*Le nom de Boaz a suscité les réactions les plus intenses. Déjà lorsqu'il était enfant, jeune adulte un peu plus et puis après sa disparition, avec une ampleur qu'on n'aurait pas imaginée. C'est sa disparition qui a révélé la plénitude de sa figure, de sa charge, je ne sais pas comment vous l'appellerez. Mais sachez que d'entre tous, c'est mon frère qui l'a le plus aimé. Le plus radicalement. Vous connaissez l'origine de ce mot ? Radical, relatif aux racines. Je peux dire que Malachie et Boaz se sont développés sur une racine commune. Comme les deux faces de la même médaille, d'un côté le mystique, et de l'autre la légende. Mais la légende ne peut pas vivre et le mystique le sait. Et ils se sont emportés.*

*Lorsqu'ils ont disparu, j'ai appelé mon père et lorsqu'il a décroché et au son de ma voix, il a su. Il savait. Pourquoi alors m'avoir laissé partir avec eux, cet été, sachant pourtant ce qui venait ? Il est venu sur l'île, veiller ses fils. C'était le matin du jour d'après le soir où ils étaient partis. Je l'ai attendu au port, il est descendu du bateau, le visage fermé. Les carabiniers, qui l'accompagnaient, nous ont conduits en voiture, jusqu'à la maison. Tout au long du trajet, il n'a pas dit un mot. Et sur le bout de chemin jusqu'à la maison, je me souviens, il y avait une foule et un silence immenses, mon père s'est frayé un chemin, et il est entré. Je suis restée sur le perron. Quand il est ressorti, il s'était éteint.*

*Voici vingt ans que je vois mon père aller au travail, tous les jours, comme un rituel qui le protégerait de ce qui a eu lieu. Jusqu'à la semaine passée où il est mort. Pourtant il n'avait pas encore l'âge... Voici vingt ans que je n'avais pas mis le pied sur l'île, il n'aurait pas supporté. Il l'aurait vécu comme une profanation. Alors je suis restée auprès de lui, tout ce temps. Mais maintenant je suis libre. Et pour la première fois, j'agis pour moi-même. Alors je vais aller là-bas, voir enfin où ils se sont éteints, mes deux amours.*

*Il faut les avoir vus chahuter, assoupis sur le même lit, Malachie parler inlassable à Boaz, de ses lectures, de ses pensées, tourner leur film comme il disait, se laver, ensemble, boire dans le même verre pour comprendre que leur union a été plus précieuse que le reste qu'elle pardonne.*

*Parfois, je me demande ce qui aurait eu lieu si nous étions restés avec mon père, cet été-là, si Malachie et Boaz n'avaient pas insisté pour que l'on vienne sans lui. Ou s'il s'était finalement libéré, lui, qu'il était venu avec nous. Est-ce qu'ils seraient restés, eux ? Est-ce que c'était leur destin de partir ?*

Deborah dans *Les interrogatoires*

## POSTHUME

**À LA DISPARITION DE BOAZ ET MALACHIE, LA COMMUNAUTÉ RESTE D'ABORD SIDÉRÉE ET PEU À PEU, VOULANT CONSERVER LA MÉMOIRE DE LA LÉGENDE, S'ORGANISE, RASSEMBLE LES OBJETS AYANT APPARTENU À LA LÉGENDE QU'ELLE CONSIGNE, EN PRODUIT D'AUTRES OÙ ELLE PROJETTE LE REFLET DE L'HISTOIRE DU JEUNE HOMME.**

Qui est l'interrogateur ? Comme la femme au bijou, c'est un homme dont on ne sait rien, seulement des intuitions. La façon dont il interroge Deborah, la solennité dans sa voix laissent penser qu'il fait autorité au sein du groupe qui administre la mémoire de Boaz — un groupe qui semble lui-même tout-puissant. On suppose que le soir même de la disparition des deux garçons, il était déjà présent, sur l'île. On suppose qu'il était là, le lendemain, lorsqu'Amos est venu veiller ses deux enfants.

### *Les interrogatoires*

Dans l'exposition, on peut entendre, à rythme régulier, Deborah interrogée dans ce qui semble être une église.

---

*Je connais bien Romain. Parfois d'ailleurs j'ai l'impression d'entendre sa voix quand j'écris, et alors je dois me ressaisir, et revenir à qui je suis. Mais je n'ai pas lu son livre, ou juste quelques bribes, que la communauté affiche désormais dans les rues, sur de grandes pancartes.*

Extrait d'une conversation  
de Deborah avec Emmanuelle Lequeux

---

*Ces objets, les objets de Boaz et ceux de Malachie, ceux de mon père et même certains des miens, on ne me les a pas pris. Ils m'ont été demandés et je les ai donnés mais alors, je n'aurais rien refusé qu'on m'aurait demandé tant j'étais accusée, tant je me sentais coupable.*

Extrait d'une conversation  
de Deborah avec Anne-Laure Chamboissier

## POSTHUME/1

### *Les affiches*

---

Des extraits issus des différentes sources disponibles (le roman, des dialogues consignés) sont mis en page puis publiquement affichés.

Dans l'exposition, 42 affiches produites selon le procédé du cyanotype sont exposées. Un papier de couleur est utilisé, permettant de créer de nombreuses variations de contraste.

### *Le paysage des poupées*

---

Il n'est pas sûr que même pour Malachie, leur auteur, l'origine et le sens des poupées ne soit clairs. Y voit-il un reflet du Culte du Cargo, où le magique est en surplomb des phénomènes réels ? Y voit-il de petites mises en scène où il apparaîtrait aux côtés de son frère ? Ce qui ne fait aucun doute, en revanche, c'est la sacralité que ces petits objets acquièrent, posthumément. D'ailleurs, on construit, pour les montrer, un paysage, genre d'étagère, où elles s'organisent en petits groupes, ainsi nommés *petits théâtres* par Malachie, dans sa lettre.

### *Les portraits des poupées*

---

Devant leur apparente fragilité et par crainte qu'elles ne résistent pas au temps, on décide de photographier chaque poupée. Et on réalise qu'ainsi photographiées, elles deviennent simples à montrer, à reproduire ; qu'il est possible de jouer sur leurs tailles, d'en dévoiler, en les agrandissant, tous les détails, de leur conférer une certaine humanité, ou de les rendre solennelles.

Dans l'exposition, cinq portraits d'une hauteur de 2,1 m sont suspendus.

### *Les photographies des étoiles de Malachie*

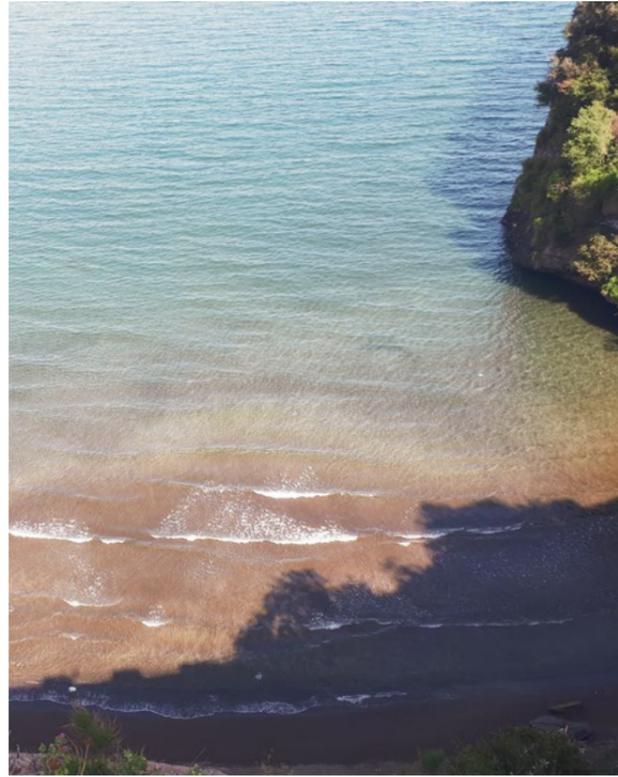
---

Pour les mêmes raisons, les étoiles de Malachie sont agrandies, mais cette fois selon le procédé du cyanotype, qui permet que l'eau de la mer, laissée blanche sur les dessins originaux, devienne bleue sur le nouveau support.

Dans l'exposition, deux cyanotypes (60 × 90cm) sont exposés.



détail du poster réalisé par les enfants de la classe de CM1, École Kleber, Mulhouse



Boaz est mon frère : détail du poster utilisé par Malachie & Boaz dans leur film

*Et quand je vois aujourd'hui les sculptures, en hommage, quand je vois les reliques qu'on m'a prises exposées, par ceux-là mêmes qui m'interrogent, je regrette que chacun ne se plie au silence, à leur sujet, qu'il partagerait avec les autres, qui serait au plus près de Boaz.*

Extrait d'une conversation de Deborah avec Anne-Laure Chamboissier

## POSTHUME/2

### *Boaz est mon frère, reprises*

Après la disparition de Boaz et Malachie et pour les célébrer, dans les écoles, dans les foyers, on commence à imiter – à reproduire certains de leurs gestes, et en particulier le tournage de leur film *Boaz est mon frère* : Malachie, un poster de la mer derrière lui, qui se tient debout devant Boaz qui le filme.

Deux vidéos tournées, la première dans une classe de l'École élémentaire Kléber à Mulhouse et la seconde au sein d'un foyer, sont diffusées sur un écran.

### *L'horloge*

Pour célébrer Boaz au rythme régulier des heures, une horloge a été conçue où des musiques se mêlent à des extraits de textes relatifs à la légende, tantôt dits en français par leur auteur (lors d'une lecture publique), et tantôt en italien, par la voix du jeune homme, sur la cassette. Pourtant, ce dernier n'a jamais prononcé ces paroles. C'est la communauté qui a reconstitué / synthétisé sa voix, qu'elle considère fondatrice.

Dans l'exposition, plusieurs haut-parleurs diffusent le son de l'horloge, tout près du monolithe.

### *Le monolithe*

*Le pendentif de Boaz* est peut-être, parmi tout ce qu'il a laissé derrière lui, l'objet le plus mystérieux, le plus précieux. D'ailleurs, beaucoup d'hypothèses ont circulé au sujet de la femme qui l'a offert à la légende, au sujet de la signification de son geste. Ce qui explique sûrement la façon dont il a été décidé qu'on le montrerait : protégé dans l'interstice d'un objet totémique creusé horizontalement et maintenu par trois pièces de granit, inaccessible et presque invisible à celui qui viendrait pour le voir.

Dans l'exposition, le monolithe se tient au centre de la salle d'exposition, protégeant le bijou.

À L'INTENTION DU CONSEIL  
RAPPORT D'ENQUÊTE – XIX/265

SUJET : « Deborah »

OBJET : « disparition de La légende »

Transcription de l'entretien de ce jour en annexe

Pour rappel : le Sujet est fille d'Amos (également impliqué), sœur de Malachie, sœur adoptive de BOAZ. Au moment des faits, elle est absente de la maison, MAIS bien présente sur l'île.

À noter : père resté à Paris (motifs réels vagues). À notre connaissance, le Sujet est la dernière à avoir vu La légende. Témoignage jugé crucial.

Le Sujet est sain de corps et d'esprit. L'équilibre et la patience sont les axes de sa personnalité, ils engendrent le dévouement. Son intelligence est vive et sa mémoire pointilleuse. Malgré le temps, elle se trouve encore déstabilisée par certains des aspects abordés, en particulier par l'évocation A. de sa responsabilité dans l'Objet des entretiens (la disparition de La légende) ; B. de sa conscience quant à la portée des événements de Procida. Il en résulte dans son attitude des mécanismes de défense qui, en définitive, nous apparaissent comme des marqueurs A. de son rôle dans l'avènement de ce qu'elle qualifie elle-même de "Plus Haut Rituel" (1) et que nous nommons **Métamorphose**, et B. de la conscience diffuse qu'elle en a. Diffuse mais effective. Son témoignage est fiable.

Nous soutenons à la suite de l'entretien : A. que le Sujet tient un rôle précis dans la **Métamorphose** ; B. que les causes profondes des événements de Procida modèlent son inconscient et la maintiennent en connexion constante avec B.1. les acteurs de l'Objet (La légende et son frère) et B.2. la force reliant les reliques qui nous sont parvenues.

– PAGE SUIVANTE

(1) cf IIII/102, § 2 : « était d'entre tous le rite le plus haut ».

## POSTHUME/3

Le Sujet a accepté son rôle dans les événements de Procida (quoiqu'elle s'en défende parfois & malgré une tendance complaisante à la mélancolie) et cela pourrait être un effet de l'influence spirituelle de La légende, de sa spiritualité tangible. Le Sujet nous présente les faits comme inéluctables, hors de sa portée. Nous ne doutons pas de sa sincérité, nous ne nions pas le caractère inéluctable des phénomènes fondateurs de La légende – Au contraire – Toutefois, selon ses propres termes, tout se déroule comme si elle avait scrupuleusement veillé à ce que la **Métamorphose** – que paradoxalement elle connaissait, les entretiens prouvent même qu'elle en a suivi toutes les étapes de conception – se déroule dans les meilleures conditions possibles (2). Bien qu'à distance, bien que souffrant de cette distance, elle ne peut se détourner de l'amour igné, essentiel qui embrase ses frères.

Nous maintenons que ce qui était considéré comme un fait séculier est bien un fait régulier et cosmique qui, tout au long de l'Histoire, avec ses autres occurrences, prend la forme cristallisée d'un cycle.

Dans la régularité des occurrences formant le cycle, nous persistons à attribuer une importance toute particulière à celle (l'occurrence) qui nous intéresse ici, l'Objet de ce rapport : la disparition de La légende. Le soupçon d'une eschatologie et du renouveau que nous y avons décelé semble fondé, selon lequel une légende balayera les cœurs de son feu liquide, qu'elle sera un appel d'air au feu sacré.

– FIN

(2) le rôle joué par "la femme au bijou" – dont l'identité demeure inconnue – est à ce jour imprécis et pourrait se révéler tout aussi décisif.



SOMA-ANDERS.COM || BOAZ@SOMA-ANDERS.COM || MALA@SOMA-ANDERS.COM || AMOS@SOMA-ANDERS.COM || ROMAIN@SOMA-ANDERS.COM || DEBORAH@SOMA-ANDERS.COM

**VOUS SOUHAITEZ ENTRER EN CONTACT AVEC BOAZ, MALACHIE, DEBORAH AMOS, ROMAIN ? VOICI LEURS ADRESSES E-MAIL. ILS LIRONT VOTRE MESSAGE, ET POURRAIENT Y RÉPONDRE, S'ILS TROUVENT LE TEMPS DE LE FAIRE (MAIS ILS SONT PARFOIS TRÈS OCCUPÉS).**

# **CONVERSATIONS**

**ENTRE LES PERSONNAGES**

**&**

**ANNE-LAURE CHAMBOISSIER**

**SANDRINE WYMANN**

**AMI BARAK**

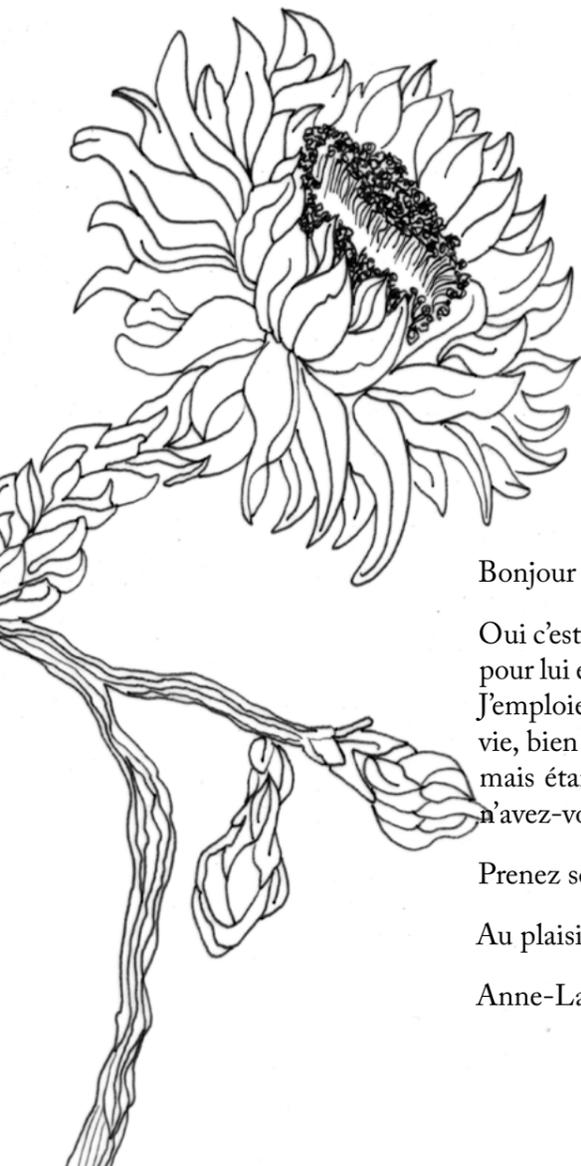
**EMMANUELLE LEQUEUX**

**ANNE-LAURE CHAMBOISSIER**  
**COMMISSAIRE D'EXPOSITION & CRITIQUE D'ART**

Bonjour Deborah,

Tenue à l'écart de la relation qui unissait vos frères — l'intensité de cette relation, vous semblez habitée par un regret, vous semblez regretter de vous être effacée, au fil du temps. N'en êtes-vous pourtant pas l'observatrice centrale et le meilleur témoin ?

Anne-Laure Chamboissier



Bonjour Deborah

Oui c'est Romain qui m'a donné votre contact. Je sais que vous êtes importante pour lui et il m'a souvent parlé de cet amour que vous portez à Malachie et Boaz. J'emploie le présent car les êtres qui nous sont chers continuent à habiter notre vie, bien au-delà de leur disparition. Vous dites ne pas être habituée à parler mais étant le dernier témoin de cette histoire et les ayant beaucoup écoutés, n'avez-vous pas des choses néanmoins à nous révéler ?

Prenez soin de vous.

Au plaisir de vous lire,

Anne-Laure

**DEBORAH**

Bonjour Anne-Laure,

Pardon si je vous réponds si tard. Je regarde peu mes messages, ces dernières semaines.

Devant votre question, mes mots risquent de paraître un peu confus, parce que je ne suis pas habituée à parler. Plutôt à écouter. Et je l'ai beaucoup écouté, mon frère. Et surtout lui d'ailleurs. Boaz non plus ne parlait pas beaucoup.

Alors oui, peut-être me suis-je effacée, devant leur relation, comme on éloigne sa main de la flamme. Mais peut-être alors ai-je décidé de le faire, peut-être en ai-je eu le réflexe. De leur céder ma place. Parce que ce qu'ils mettaient en commun aurait été trop intense, pour moi ? Parce que j'aurais préféré protéger l'intensité, entre eux, d'une présence tierce ? Je ne sais pas.

Peut-être aussi Malachie n'aurait-il cédé aucune place, pour moi.

Peut-être enfin que l'espace dont on dispose est toujours le fruit d'une transaction, et alors il se peut que j'aie perdu, devant eux.

Mais je ne me suis jamais sentie observatrice. Parce que je les ai aimés, tous les deux, et mon père, activement. Je les ai protégés. Parce que les regarder, c'était déjà faire. Et j'aimerais tant les regarder, maintenant.

Maintenant que mon père est parti, je suis le dernier témoin, avec Romain.

À ce propos, est-ce lui qui vous a donné mon contact ?

Au plaisir de vous lire,

Deborah

Bonjour Deborah

Je respecte votre point de vue et nous ne sommes en effet que les spectateurs extérieurs de ce que vous avez pu vivre, qui essaient de comprendre par bribes ce qui se tissait entre vous. Leurs silences que vous semblez chérir et que vous respectez vous-même, peut-être pour protéger leur mémoire, ne sont-ils pas trop lourds à porter ?

Quand vous parlez de ces reliques que l'on vous a prises, vous ont-elles été volées ? Cela s'est-il fait sans votre consentement ? Je m'interroge sur ce point.

Au plaisir de vous lire, à moins qu'il ne vous soit trop douloureux de répondre à mes questions.

Anne-Laure

Bonjour Anne-Laure,

À la maison, lorsque nous étions tous les quatre, mon père a toujours protégé le silence, entre nous. Comme Boaz d'ailleurs. Comme si pour eux, tout devait se jouer sans les mots. Comme si dire risquait d'abîmer la chose dite, en la figeant. Alors dans les silences, entre les mots du quotidien, et malgré Malachie qui tentait quelques fois – sans succès – qu'on parle de choses profondes, tout n'était qu'intuition. L'intuition, certainement, que Malachie se brûlerait. Que Boaz disparaîtrait. Mais se brûler comment ? Et disparaître vers où ? Ça, nous ne savions pas. Non, je ne l'ai pas su, moi.

Depuis leur disparition, depuis la disparition de Boaz, je suis interrogée. Interrogée, c'est le mot... On me demande de dire ce qu'ils ne m'ont pas dit, d'avoir vu ce qu'ils n'ont pas montré. Et d'abord, devant le peu de mes réponses, je me suis sentie comme on me regardait, coupable. De n'avoir pas su. J'ai aussi cru que j'étais une victime. De la situation. De mes frères. De mon père. De Boaz. Mais désormais, je comprends que je ne suis ni l'un, ni l'autre. Je suis seulement leur sœur, sa fille, moi-même, prise parmi leurs silences, que je protège à mon tour, pour ne pas les figer, pour ne pas oublier.

Et quand je vois aujourd'hui les sculptures, en hommage, quand je vois les reliques qu'on m'a prises exposées, par ceux-là mêmes qui m'interrogent, je regrette que chacun ne se plie au silence, à leur sujet, qu'il partagerait avec les autres, qui serait au plus près de Boaz. Je regrette qu'en eux, lorsqu'ils parlent, tout se fige. Mais comment faire autrement ? Comment transmettre le silence de Boaz à ceux qui viennent ? Comment ne pas remplir le vide ? Ça je ne sais pas. Seul Boaz savait. Seule sa présence pouvait.

Au plaisir de vous lire,

Deborah

Bonjour Anne-Laure,

Ces objets, les objets de Boaz, et ceux de Malachie, ceux de mon père et même certains des miens, on ne me les a pas pris. Ils m'ont été demandés et je les ai donnés mais alors, je n'aurais rien refusé qu'on m'aurait demandé tant j'étais accusée, tant je me sentais coupable. Mais je dois avouer qu'avec le recul, je ne comprends pas bien l'intérêt qu'ils trouvaient dans ces choses. C'était surtout des objets quotidiens. J'avais passé mon enfance à les voir. Sauf peut-être le pendentif de Boaz. Non, lui n'était pas quotidien, c'est sûr.

Au moment où ils ont disparu, je n'ai pas compris que la légende, qui me semblait, enfant, plus un jeu qu'autre chose, devienne si grave, si stricte. C'est peut-être le geste de Boaz qui l'a rendue ainsi. Peut-être la légende ne vaut-elle que vivante, lorsqu'elle déjoue les réponses simples, les évidences, et donc tant qu'elle n'est pas réalisée, juste en puissance. Peut-être la disparition de la légende incite-t-elle à fixer, à consigner, à figer, et alors perd-on plus vite ce qu'on craignait de perdre.

Avec le temps, je crois que j'ai fini par comprendre le silence de Boaz, qu'aujourd'hui je trouve léger. Le plaisir de dire sans dire et celui de se taire. Le potentiel de liens et la fluidité, le caractère liquide, dans ses silences.

Je vous remercie pour ces quelques échanges, Anne-Laure, et vous souhaite le meilleur pour la suite,

Deborah

**SANDRINE WYMANN**  
**DIRECTRICE DE LA KUNSTHALLE MULHOUSE**

Cher Amos,

Je vous ai rencontré à ma première lecture du livre de Romain Kronenberg et puisqu'à présent nous allons partager une exposition, que j'aurais plus de temps à passer avec vous, il m'importe de mieux vous connaître.

J'ai relu votre histoire cet après-midi, d'une traite, assise à mon bureau. J'ai pris des notes sur vous, Boaz, Malachie, Déborah. J'ai tenté de rédiger un petit portrait de chacun d'entre vous. À côté de votre nom, j'ai noté peu de choses. Les mots « secrets », « vide », « il fait croire que... ». Rien de quoi bien vous cerner. Et pourtant, vous avez décidé de tant de choses dans la vie de Boaz. Sans vous, il n'aurait pas eu de seconde famille, sans vous, il n'aurait pas grandi dans l'intimité de Malachie, sans vous, il ne serait jamais allé à Procida...

Amos, à quel moment avez-vous décidé que Boaz ferait partie de votre famille ?

Sandrine Wymann



Bonjour Madame,

Chère Sandrine,

Je n'ai pas décidé. Jamais. Rien.

La première fois que j'ai vu Boaz, il était à peine né.

Je connaissais déjà sa mère, alors. Tout le monde la connaissait. Sa rigueur, sa stature.

Depuis longtemps, sa mère venait, tous les jours, acheter des produits, à l'épicerie. Et je l'ai vue porter Boaz. J'ai su qu'il s'appellerait ainsi, j'ai entendu son prénom dans la bouche de sa mère, alors qu'il n'était pas né. Cette façon si particulière qu'elle avait de le dire, avec son accent, la voix paisible et si forte à la fois.

Lorsque j'ai vu Boaz, la première fois, ce n'est pas lui qui m'a frappé. C'est elle. Cette façon qu'elle a eue de me le présenter. Comme si elle me l'avait déjà confié. Elle l'a déposé dans mes bras.

Romain cache certaines choses, dans le livre, au sujet de la mère de Boaz. Il ne dit pas que Boaz était comme elle.

Non, je n'ai rien décidé. Un jour, à l'épicerie, tandis que Boaz était assis près de moi, occupé à dessiner – il avait peut-être quatre ans – tandis que sa mère et moi parlions, alors qu'elle venait le chercher, une cliente est entrée. Une femme de passage, que je n'avais jamais vue. Elle s'est approchée de la caisse, pour payer ses produits. La mère de Boaz a fait un pas en arrière, pour lui céder sa place. La cliente a vu Boaz, puis elle m'a regardé et elle m'a dit ces quelques mots : « C'est fou comme votre fils vous ressemble. » Sandrine, vous n'imaginez pas combien je me suis senti honteux, alors. Je n'ai rien répondu, j'ai pris la monnaie qu'elle me tendait, je l'ai saluée et j'ai baissé les yeux, pour éviter ceux de la mère de Boaz. Alors j'ai vu Boaz qui me souriait, rassurant et joyeux et quand j'ai relevé les yeux, j'ai vu sa mère qui me souriait, rassurée. Moi j'étais confondu, et elle me souriait. Elle me l'avait déjà confié.

Romain ne parle jamais d'elle, et s'il ne le fait pas, dans votre exposition, alors Boaz ne sera pas totalement exposé. Vous devez le lui dire.

Amos

Cher Amos,

À lire votre réponse, je suis passée trop vite sur cette phrase « ta mère le connaît bien ».

Ainsi vous vous connaissiez bien. Vous étiez... une famille. Ceci m'a entièrement échappé.

Vous avez noué cette relation si particulière avec Boaz. Était-ce elle que vous voyiez en lui ?

Sandrine



Cher Amos,

Vous me dites que vous saviez. Que Boaz, pour vous, était aussi bien le mythe que le jeune homme vivant. Mais le jour où sa mère vous l'a confié, le jour où vous avez compris que vous seriez en quelque sorte responsable de la légende, n'avez-vous pas eu peur ?

Vous avez par la suite gardé Boaz à vos côtés comme aucun de vos enfants. Il n'est pas parti à l'université, il n'a pris aucune distance, il est resté avec vous à l'épicerie pour « mettre les produits en rayon » jour après jour. Et la fois où vous l'avez laissé partir... il n'est plus revenu.

Vous étiez-vous donné le rôle de le protéger de sa propre légende ?

Sandrine

Chère Sandrine,

J'ai lu quelque part, et je ne sais plus où, l'histoire d'un mythe – peut-être ne l'ai-je pas lu, d'ailleurs, peut-être est-ce Malachie qui m'en a parlé – où les dieux, pour rester en contact avec les hommes, envoient sur terre leur fils bien aimé et le rappellent à eux, à peine adulte, créant le vide parmi les hommes, et de nouveau l'envoient et le rappellent encore, éternellement – un cycle régulier garantissant la vitalité de la relation entre les deux paliers – jusqu'au jour où, souffrant trop eux-mêmes de son absence, ils décident de ne plus l'envoyer, de le garder auprès d'eux, et laissent les hommes démunis, peut-être libres.

Et bien Boaz, je l'ai toujours pressenti être ce fils, mais sans l'énoncer si clairement ; d'ailleurs, c'est la première fois que je le fais. Pourtant, je sais qu'il n'était pas qu'un mythe, lorsqu'il était vivant.

À la maison, il y avait deux Boaz. Celui qui était fils ou frère, et puis l'autre, la légende. Le Boaz légendaire, oui, j'y décelais sa mère, sa stature. Mais le Boaz familial, je n'y voyais que le jeune homme simple, délicat et discret qu'il était. Et notre quotidien tanguait entre les deux Boaz. Entre ce garçon que Malachie – tous les autres vénéraient, et cet autre qui écoutait mes conseils, comment on repeint les volets. Cette alternance a certainement été le plus cruel d'ailleurs, pour nous deux qui restons. Qu'il n'ait pas été simplement une idée, une surface, pour nous deux. Ou le porteur d'une charge, comme Romain dit. Mais qu'il ait aussi été vivant.

C'est ce garçon vivant, celui qui me sourit le matin au petit-déjeuner, qui m'aide à mettre les produits en rayon, la journée, qui me manque.

Je ne sais pas si sa charge a été nécessaire, mais injuste c'est certain. Comme est l'usage qui est désormais fait de sa mémoire. Sa mère doit avoir su, tout ce qui aurait lieu. Peut-être le savais-je moi-même, d'ailleurs. Peut-être ai-je accepté qu'elle me le confie, malgré cela, parce que, comme c'est écrit, leur union a été plus précieuse que le reste, qu'elle pardonne.

Amos



Cher Amos,

Vous ne me répondez pas vraiment. Je vais vous poser la question autrement. Est-ce que la mère de Boaz était déjà la légende? Est-ce qu'à travers elle, vous aviez compris que la légende ne pouvait pas vivre. Est-ce que de laisser Boaz partir à Procida était le signe que vous acceptiez qu'il soit lui aussi la légende?

Vous me demandez qui de la légende ou du fils j'aimerais rencontrer. Je ne suis pas à votre place et je n'ai pas de choix à faire. En tant que lectrice, je suis curieuse des deux personnages mais surtout, je n'ai pas le pouvoir de changer la légende en fils. Vous seul, il me semble, auriez eu la possibilité de le faire. Peut-être que la légende est parce qu'on veut bien qu'elle soit?

Sandrine

Chère Sandrine,

Lorsque sa mère m'a confié Boaz, presque dès sa naissance, tout n'était qu'intuition et possibles. J'étais heureux et fier. Mais le jour où elle me l'a vraiment confié, c'est celui où elle a disparu. Et ce jour-là, je n'ai pas eu le temps d'avoir peur. Parce que c'est le soir du même jour qu'il m'a été enlevé. C'est la même femme qui a apporté la nouvelle de leur disparition qui l'a pris avec elle.

En revanche et plus tard oui, et vous avez raison, il y avait toujours une inquiétude. Mais vous savez, lorsque les choses ne sont pas dites, lorsqu'elles ne sont pas claires, lorsqu'un mot peut désigner des actions différentes, l'esprit profite du vague. Il choisit parmi les hypothèses celle qui convient le mieux. C'est sûrement ce que j'ai fait. J'ai cessé de savoir. Et c'est moi, plus que lui, que j'ai tenté de protéger de sa légende.

Vous savez, mon fils ne pouvait pas faire la synthèse des deux Boaz, mais seulement être bousculé – heurté, entre les deux, les être pleinement, dans la contradiction, dans le chaos. Alors je l'ai gardé à mes côtés, et comme aucun de mes enfants, comme vous dites (bien qu'il fût mon enfant), oui. Mais je crois aussi qu'il n'aurait pas voulu être ailleurs, lui. Parce que près de moi, il s'exaltait de sentir être fils, pleinement, et l'un des deux Boaz.

Je voudrais à mon tour vous poser une question, Sandrine. Si vous aviez pu rencontrer l'un des deux, la légende ou mon fils, lequel auriez-vous choisi?

Amos

Chère Sandrine,

Je commencerai par répondre au sujet des deux points que vous soulevez qui ne posent pas de difficultés: tout d'abord, pas plus que vous je n'avais le pouvoir de transformer la légende en mon fils, qui était bien les deux, qui n'aurait pu être l'un sans l'autre. D'autre part je savais – comme nous le savions tous, avant que sa mère meure, qu'une fin tragique attendrait la légende – car la légende nous semblait à tous, alors, si intimement liée au tragique.

Le reste de vos remarques, plus épineux, explique le temps que j'ai pris à répondre.

À l'épicerie, il y a quelques jours, à un client – un ami, qui vient tous les jours et qui tarde toujours à partir, je racontais notre conversation. Comme je pouvais. Je lui parlais de vos questions. Il m'a aidé à construire une réponse, que je n'ai malheureusement pas notée, et qui revient confuse, maintenant. Je me souviens qu'il m'a parlé d'un psychanalyste nommé Jung et de ses archétypes, d'inconscient collectif et de synchronicité qu'il mettait en parallèle avec



la légende, la communauté et la désignation par la seconde du premier. Tout était clair, alors. Voici ce qu'il en reste.

Je crois que la légende a été, est et sera – et qu'on le veuille ou non – par essence, et comme un archétype. Et je me rends compte, l'écrivant, que cette intuition semble entrer en contradiction avec ce qui a bien eu lieu : on a chargé Boaz de cette fonction. Mais a-t-il été chargé arbitrairement ? C'est là que cet ami évoque la synchronicité, du désir collectif d'un archétype avec l'apparition du jeune homme dans nos vies. Peut-être était-ce ici le destin qui agissait ?

Quant à sa mère, était-elle déjà la légende ? Je comprends bien votre question mais je peine à répondre. Parce que je crains plus que tout que mes intuitions ne s'estompent, ne s'effacent au moment où je les change en mots. Parce que les mots sont nets, et l'on attend qu'ils le soient devant une telle question, et la réponse qui me vient, seulement construite avec mes sensations est vague, elle ; incertaine. C'est dans cet incertain qu'elle est juste, d'ailleurs. Alors voici tout ce que je peux dire : peut-être n'était-elle pas la légende mais autre chose, c'est certain, et peut-être magique ? Peut-être près d'elle se sentait-on loin de soi ? Comme on se sentirait dans l'espace d'une fiction ?

Passez de belles fêtes,

Amos

## AMI BARAK CURATEUR

Cher Romain,

D'abord je te souhaite une année heureuse et faste, pleine de chance et de plaisirs joyeux.

J'ai fait de mon mieux pour contribuer à ton projet et plutôt que l'interview d'un personnage, j'ai concocté une série de questions sans réponses, que je t'adresse. Des questions sans même des points d'interrogation. J'espère que tu en feras bon usage.

*Des questions sans réponses ou des réponses en suspens*

Le choix des noms dans le livre *Boaz* de Romain Kronenberg me paraît à dessein car ils sont tous d'origine biblique, ce qui induit une couche complémentaire de sophistication. L'histoire n'est pas linéaire et au fil des pages, un compte à rebours se dessine, marqué par deux moments-clés vers lesquels convergent les souvenirs puis le destin tragique de Boaz, le personnage primordial car c'est lui qui narre et dont l'histoire se révèle infortunée malgré le ton et les teintes d'une enfance heureuse et une amitié décollées.

Boaz est une figure biblique du temps des Juges. L'un des héros du Livre de Ruth. D'où ressort qu'il est l'arrière-grand-père du roi David. Boaz, étymologiquement, signifie qu'il est plein de courage, c'est-à-dire que Dieu lui donne vie, donc qu'il a un destin. Boaz est aussi le nom donné dans la Bible à la colonne qui était située à gauche de l'entrée du Temple de Salomon. Amos le père adoptif porte lui un nom biblique qui signifie *porteur d'une charge* qui dans le récit s'avère émotionnelle. Amos est un berger, cultivateur de sycomores devenu prophète-écrivain et porté par l'idée de justice sociale. Il dénonce les injustices de son époque et annonce la colère de Dieu et la chute du royaume. En tant que père adoptif de l'orphelin Boaz, il remplit pleinement sa mission.

Malachie, le frère d'adoption et l'ami intime, toujours un prophète, soulève pour moi une petite question de traduction. Car si l'étymologie du nom est *mon messager*, le mot hébreu *malach* signifie d'abord *ange* (le sens *messager* est arrivé un peu plus tardivement avec les traductions grecque et latine). Donc Malachie est *l'ange de Boaz*, ce que le livre prouve à longueur de chapitres. Le choix du nom Deborah, la sœur de Malachie et fille d'Amos, personnage féminin du livre, me semble aussi emblématique. Figure biblique complexe, un brin féministe, Deborah signifie *abeille* et symbolise l'intelligence, le dévouement ; elle fut la seule juge de l'Ancien Testament et l'une des rares prophétesses. La personnalité de Deborah suit en quelque sorte le modèle biblique : elle est fidèle et loyale calme et mesurée ; elle sait se montrer affable et chaleureuse. C'est elle, la malheureuse, qui en fin de compte va porter le fardeau de l'abandon et la découverte du sort tragique de ses frères, celui de sang et celui d'adoption, Achille et Patrocle de l'opus kronenbergien.

Ami...calement



Chère Deborah,

C'est un peu étrange de vous écrire, car l'on ne se connaît pas. J'ai juste lu un livre sur l'histoire de votre famille, et j'en sais très peu sur votre vie. D'ailleurs, je serais curieuse de savoir si vous l'avez lu ?

C'est un homme appelé Romain Kronenberg qui me l'a fait découvrir, l'avez-vous rencontré ?

Je pose la question car il parle souvent de vous, et pourtant j'ai l'impression qu'il est absent de vos vies...

C'est difficile de le questionner, lui, sur le sujet, car souvent sa gorge se serre.

C'est étrange car ce livre est hors temps, et je ne sais pas si les éléments qu'il relate remontent à longtemps, ou à hier. Je ne veux pas être indiscrete et m'immiscer dans la chronologie de votre vie, mais pourrais-je juste avoir une idée de l'épaisseur de temps qui nous sépare de ce récit ?

On a tellement envie d'en savoir plus sur vous !

Avez-vous fini vos études ?

Cette douceur, votre douceur, avez-vous pu la préserver ?

Amos a-t-il survécu à la mort de ses deux fils ?

C'est étrange, de s'attacher ainsi à des gens et de soudain être privés de leurs nouvelles.

Vous vous souvenez du jour où vous avez appris que les parents de Boaz étaient morts ?

Et ses parents, comment étaient-ils ? Savaient-ils qui il était ?

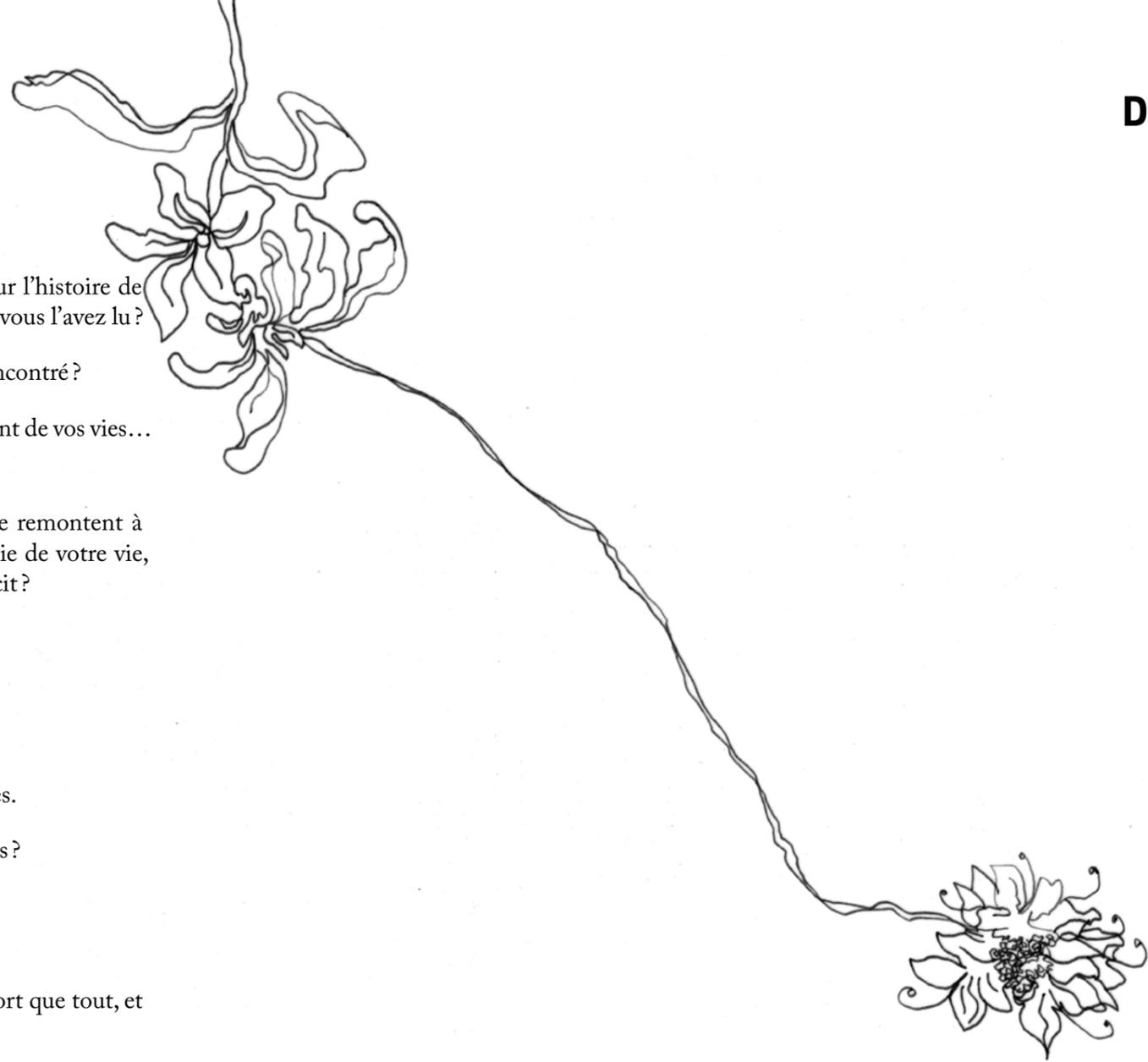
Vous aussi, vous avez perdu votre mère ? On n'en trouve nulle trace nulle part.

Le livre dit, en substance, que l'amour que partageaient Malachie et Boaz était plus fort que tout, et sans vous : avez-vous parfois eu le sentiment d'avoir été sacrifiée ?

On a parfois l'impression que Boaz vous a privé de votre frère, ou privé de votre rôle de sœur, protectrice, maternelle. Lui en avez-vous parfois voulu ?

N'avez-vous rien pressenti, le jour de leur disparition ? Ou pressentiez-vous que cette fin était la seule possible ?

Je suis désolée si mes questions semblent indiscrettes, d'autant plus que vous semblez être quelqu'un de peu prolix. Mais Boaz est la légende, et vous êtes la dernière personne en vie à l'avoir si bien connu. D'ailleurs, êtes-vous en vie ?



Chère Emmanuelle,

Ce matin après des semaines d'une grisaille que Malachie n'aurait certainement pas aimée, j'ouvre les yeux et je vois le soleil, tout autour, dans la chambre, comme une libération. Je me lève et je trouve votre message. Je vous en remercie. Je ne sais pas si je pourrai y répondre, toujours. Certaines de vos questions m'ont donné le vertige. Je ferai de mon mieux.

Suis-je en vie ? Perdue devant votre question, j'ai cherché la définition de ce mot, ce matin. La vie, l'ensemble des phénomènes et des fonctions essentielles se manifestant de la naissance jusqu'à la mort et caractérisant le vivant. Si me lever, me réjouir de la lumière puis vous lire, vous comprendre et répondre comptent parmi les fonctions essentielles, caractérisent le vivant — ce que je crois, alors je suis en vie.



Peut-être une vie comme un pas de côté, habitée par moins de personnes que n'en compte votre monde et où tout est plus simple, alors. Genre de simplicité qui permet qu'on se concentre sur certains aspects, avec détail. Peut-être une vie où le temps s'enroulerait sur lui-même, comme fait parfois la musique, lorsque par vagues elle se répète. Alors peut-être la disparition de mes frères — celle de Boaz nous a extraits de ce temps primordial où nous étions plongés, a fait naître le temps. Alors à quelle distance de temps sommes-nous l'une de l'autre, Emmanuelle ? Je ne sais pas. Peut-être moins loin qu'on ne croit, si l'on veut.

Je connais bien Romain. Parfois d'ailleurs j'ai l'impression d'entendre sa voix quand j'écris, et alors je dois me ressaisir, et revenir à qui je suis. Mais je n'ai pas lu son livre, ou juste quelques bribes, que la communauté affiche désormais dans les rues, sur de grandes pancartes. Hier était écrit, sur le chemin vers l'épicerie où je fais mes courses, sur un panneau d'affichage, contre le mur aveugle d'un immeuble :

*Mais je suis là tu sais, même quand je suis loin.*

Je connais cette parole, je sais que c'est Boaz qui l'a dite à mon père. J'entends sa voix la dire, délicate et légère ; et puis je vois ce qu'ils en font maintenant, l'épaisseur — l'autorité de ces signes, majuscules, et je suis sidérée par l'écart. Et je me dis que si l'un de nous deux a été sacrifié, c'est lui. Pour commencer, parce qu'il devait disparaître, mais surtout parce qu'une fois disparu il est resté, trahi.

Je crois que les gens, tout autour, ont besoin de son nom, où ils voient le lointain, où ils rêvent l'infini. Mais je crois qu'eux ne pressentent pas la ruse — ou se laissent-ils ruser. S'ils voyaient la fonction qui lui est assignée, à mon frère, s'ils avaient conscience du mécanisme où ils sont pris, entre Boaz, leur désir et eux-mêmes, je serais moins critique... Je vous demande pardon si je m'égare.

Lorsque Malachie et Boaz ont disparu, le soir même, devant la maison, les mêmes qui m'avaient interdit d'entrer, de voir les corps de mes frères ont appelé mon père. Le lendemain matin, nous étions tous au port, à l'attendre. Lorsqu'il a quitté le bateau, nous sommes allés jusqu'à la maison, dans le silence, marchant le long de routes bordées de ixes. La maison de mes étés, de nos étés, pleine de nos rires, du souvenir de mes frères. Mon père est entré et lorsqu'il est ressorti, j'ai compris qu'il avait laissé quelque chose, dedans. Ce qui anime. Qu'il était sacrifié, lui aussi. Je ne sais plus si j'ai achevé mes études. Je ne sais plus ce que j'ai fait, depuis, quand je n'aidais pas mon père. Et nos vies étaient douces. Vides aussi.

Je vous souhaite le meilleur pour la suite,

Deborah



# CRÉDITS

## EXPOSITION

Commissariat  
Coline Davenne  
& Sandrine Wymann

Avec la participation de

Meris Angioletti \_\_\_\_\_ dessins  
Emi Yatsuzaki \_\_\_\_\_ co-design, volumes  
Mathieu Dubernat \_\_\_\_\_ accompagnement  
Elias Amari \_\_\_\_\_ photographies  
Ami Barak \_\_\_\_\_ conversations  
Anne-Laure Chamboissier \_\_\_\_\_ conversations  
Emmanuelle Lequeux \_\_\_\_\_ conversations  
Philippe Latreille \_\_\_\_\_ texte  
Giulio Montalvo \_\_\_\_\_ voix  
Andrea Volpi \_\_\_\_\_ traductions  
Yann Chancerel \_\_\_\_\_ taille de granit  
Ryan Dubernat \_\_\_\_\_  
La classe de l'École élémentaire Kléber \_\_\_\_\_



**A** la Fondation  
des Artistes

## FILM

*Boaz*  
de Romain Kronenberg  
& Boaz

Avec la participation de

Yannis Amouroux  
Audrey Bonnet  
Mathieu Amalric  
Zéphir Moreels  
Baptiste Viot-Coster  
Gabriel Deslias

Romain Kronenberg \_\_\_\_\_ montage  
musique originale

Julia Mingo \_\_\_\_\_ photographie  
Delphine Schmit \_\_\_\_\_ production  
(Tripode Productions)



La Kunsthalle, Centre d'Art Contemporain d'intérêt national est un établissement culturel de la Ville de Mulhouse.

Elle bénéficie du soutien de la Collectivité européenne d'Alsace et du Ministère de la Culture, DRAC Grand Est.



